

La nuit venue

Muriel Bédard

Number 74, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13767ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bédard, M. (1997). La nuit venue. *Moebius*, (74), 63–68.

MURIEL BÉDARD

La nuit venue

dans ma fournaise
se moule la création
lumière envoilée
dans l'aube joyeuse
liquéfiant le mirage
de ma solitude
sur la page du jour
les vapeurs d'amour
soulèvent un coin d'ombre
pour sortir de l'écran
quelque poussière terrestre
qui reste de moi
se font des concerts
de magie tranquille
dans l'océan vaste
qui pulse de mon sang
pour transmuier
la mémoire avalée
de la pénétration profonde
du passé
du futur
des planètes qui s'agitent
au bout de mes doigts

*

la folie qui dérive
trace une ligne droite
droite comme une poutre
où l'on voudrait se pendre
droite comme une plaine
rasée par l'ennemi
un horizon rectiligne
qui s'étire à l'infini
comme une procession
une danse formelle
une falaise arrachée
au couteau de l'érosion
dans le ventre velu
des montagnes
effilée comme de la glace
comme la frontière
qui sépare l'éternité
des vivants
droite comme des pas
qui marchent vers un but
sans se chercher d'écho
monotone comme le boum
abrutissant des paumes
qui frappent et qui frappent
sans pouvoir s'arrêter
un sillon labouré
dans la peau fragile du sol
creusé tout droit
dans la boue
comme une flèche tombée
un signal
que le brouillard arrive
qu'on va pouvoir enfin
se mettre à grouiller
s'agiter s'éparpiller
se dévergondier
en de folles moissons

je sens la rancœur
couler dans ma veine
frapper le côté droit
de mes tripes sensibles
à petits coups agaçants
répétitifs
intraitables
je frise la crise cardiaque
l'explosion indélicate
de mes organes vitaux
figés en un spasme menaçant
dans l'ombre glaciale
de mon désir mauvais
besoin de vengeance
brûlant comme une lame
trempée dans l'azote liquide
qui remplit ma poitrine
j'ai le mental transi
les os qui font figure de tache
à la surface cachée
de mes sourires jaunis
l'amertume pousse en moi
comme un épouvantable champignon
besoin de réchauffer
la voix rauque
de mes atomes frigides
sortir mes électrons
de cette incubation dangereuse
dans la douche froide
besoin d'un éclair
d'un coup de foudre
pour faire fondre
la calotte polaire
de ma pensée haineuse

*

capitoné dans ta culotte
de laine
je suis un triangle
à oublier
homme éperdu
encavé dans la fosse
profonde entre tes seins
j'aime tes cris de cristal
ta chevelure chatouilleuse
tes hanches chambranlantes
qui se pavantent
en deux fausses pudiques
devant ma main qui se tend
la brûlure du regard
qui fait cailler mon sang
qui fait crever ma vie
comme un lac laiteux
étalé sur ta couche
j'y veux perdre tes mensonges
tes trahisons
y triturer mon propre corps
y peindre mes souvenirs
y répondre à ma question
de quelle mère
suis-je donc l'enfant?
de quel mer
serais-je donc issu?

*

elle s'étire devant moi
la route
pavée de pierres tombales
couchées
face contre le sol
avec leurs numéros
gravés sur le dos
leurs dates prophétiques
qui se reproduisent à l'infini
dans toutes les langues
elle est bordée
comme en un cadre
on ne sait si d'ombre
ou de rideaux
tissés à même les peupliers
et qui s'effilochent avec l'âge
l'atmosphère y semble raréfiée
l'artiste qui a peint
la toile de fond
a décidément manqué
de peinture
dans le ciel
on ne devine rien
pas un souffle
pas un mouvement
mais une vague lueur
qu'on discerne
on ne sait trop comment
quand on ferme les yeux

*

je sentais sa vie
suspendue à un point
retenir son souffle
tendue
vers le milieu de sa toile
au centre de la joue gauche
autour de laquelle tout
semblait pivoter
comme si cette joue
avait prêté son flanc
aux dernières vagues
d'une marée montante
cette joue qui souriait
plus par gêne
que par convenance
cette joue coincée
contre les barreaux du lit
et qui s'enfonçait
de jour en jour
un peu plus
dans le silence creux
et perméable
de l'oreiller